

Le discontinu des catégories linguistiques confronté aux catégories et concepts des analyses du discours et au continu du déroulement de la parole "située".

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. Le discontinu des catégories linguistiques confronté aux catégories et concepts des analyses du discours et au continu du déroulement de la parole "située".. Texte d'une communication orale lors des Journées d'études de l'université François Rabelais (Tou.. 2015. <hal-01480325>

HAL Id: hal-01480325

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01480325>

Submitted on 1 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le discontinu des catégories linguistiques confronté aux catégories et concepts des analyses du discours et au continu du déroulement de la parole « située »

Résumé

On fera quelques retours sur l'histoire récente pour « penser » la notion de catégorie à partir des premiers travaux sur les mots, l'énonciation et le discours dans l'espace francophone européen : au-delà du texte que l'on peut considérer comme un « agencement de marqueurs » (Culioli), c'est la notion de *catégorie discursive* qui retient ici l'attention. Les raisons qui justifient le recours à des catégories « globales » et « contextuelles » sont ensuite évoquées : par ex. *le genre de discours*, dont les formes qui l'actualisent s'avèrent dépendantes des transformations sociétales et technologiques (l'écriture, l'imprimé, le numérique), mais également *la visée scientifique* poursuivie, qui conduit à chercher des explications aux régularités, aux variabilités, aux différences de fonctionnement discursif dans les extérieurs du discours. Il s'agit non pas d'étudier le sens *en* discours, mais plutôt d'étudier le sens *du* discours à partir de catégories qui permettent d'articuler faits langagiers et faits sociaux : *la situation*, *le dialogisme*, *la schématisation* sont ainsi davantage faits pour « penser avec » et pour dégager des catégories capables d'aller « pêcher » dans l'océan du discours ce qu'on nomme aujourd'hui des *observables*. On exemplifie enfin la réflexion sur des extraits de corpus réunis autour de la médiatisation d'événements dans la presse en revenant sur le continu du déroulement de la parole (*la progression discursive*) : on s'interroge alors sur la distribution des observables dans deux genres discursifs particuliers (l'éditorial et le texte d'information sur les controverses), et sur les catégories intervenant dans l'orientation pragmatique du texte (*reprise*, *reformulation*, *visée illocutoire*) ou dans la représentation discursive d'une polémique (*hétérogénéité énonciative*, *catégorisation métalangagière*).

Mot-clés : *catégorie discursive*, *catégorisation métalangagière*, *dialogisme*, *genre de discours*, *observable*, *progression*, *schématisation*, *situation*

Sophie Moirand est professeure émérite de l'université Sorbonne nouvelle (sciences du langage), où elle a créé le Centre de recherches sur les discours ordinaires et spécialisés et la collection *les Carnets du Cediscor* (Presses Sorbonne nouvelle et sur revues.org). Auteur d'ouvrages et de nombreux articles en France et à l'étranger, elle a publié *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre* (Presses universitaires de France, 2007, réimpr. 2008, 2011, 2015, trad. en arabe en 2009 et en espagnol sous presse) et, plus récemment, dans *les Cahiers de praxématique, Langue française, Semen, Tranel (Bakhtiniana et ReLIN au Brésil)*, des textes sur le dialogisme, l'événement médiatique, les genres du discours, l'hétérogénéité énonciative, les noms d'événements, la crise des migrants, les inégalités et l'inscription de l'émotion (pdf disponibles sur [hal](http://hal.schielo.br), schielo.br et scholar.google.fr).

Le discontinu des catégories linguistiques confronté aux catégories et concepts des analyses du discours et au continu de la parole « située »

La réflexion qui suit découle d'une longue fréquentation des linguistiques contemporaines, et cela bien avant de m'engager dans les voies de l'analyse du discours, marquées par cette *inquiétude* que souligne le titre du recueil des textes de Pêcheux (Maldidier 1990). Cette fréquentation suivait un travail de psychologie sociale consacré à l'analyse d'une revue sur les jeunes chanteurs des années 1965 (*Salut les copains*) : c'était l'analyse de contenu, qui tenait lieu de méthode, et la catégorie était le mot du lexique, sans ses cotextes morpho-syntaxiques, sans théories sémantiques de référence.

C'est cette réflexion sur les catégories que l'on a poursuivie quelque vingt ans plus tard, lors de la création du Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés, sous l'impulsion de Ali Bouacha, fin connaisseur des théories de Grize et de Culioli. Dès l'origine, Ali Bouacha prenait en charge avec Collinot, lors du colloque organisé en 1992, l'atelier « Catégories linguistiques et catégories discursives » (voir Moirand *et al.* 1994). Une catégorie, c'était « ce qui contribue de façon positive à la détermination des objets », pour Ali Bouacha qui proposait déjà de « chercher une base minimale de ce qui pourrait être une théorie et une méthodologie des observables ». Car si l'on était d'accord sur ce que pouvait être une catégorie linguistique (grammaticale, morphologique, fonctionnelle, etc.), on s'interrogeait sur la catégorisation discursive : était-ce la mise en œuvre spécifique d'une catégorie linguistique en discours ? un agencement réglé et régulier de formes aboutissant à un raisonnement ? Ou bien fallait-il mettre en relation les catégories discursives avec un type ou un genre de discours ? Ces mêmes questions perdurent aujourd'hui lorsqu'il est question de catégorie, d'observable, d'indice de contextualisation, de procédé.

C'est ce qu'on reprend ici même en s'interrogeant sur ce qui fonde *la textualité* et *la discursivité* (Adam 2004 ; Garric 2012), et sur les opérations qui les sous-tendent.

1. La recherche des observables : retours furtifs sur l'histoire récente

On partira des premières interrogations apparues dans le champ français à propos du discours tout en signalant quelques-unes de leurs évolutions et réinterprétations récentes.

1.1. Une sémantique de l'énoncé ouverte sur le discours

Dans les actes du colloque de lexicologie politique qui eut lieu à Paris juste avant mai 1968, Dubois précise le tournant pris par ses travaux vers une sémantique de l'énoncé ouverte sur la proposition et le discours et une étude des mots « en usage » qui tienne compte de leurs cotextes morpho-syntaxiques et énonciatifs : si le vocabulaire est une partie de l'analyse des performances verbales, c'est-à-dire du discours, et le syntagme le point de départ de l'analyse, il faut également le replacer dans son énonciation (Dubois 1969).

Ce sont deux jeunes chercheuses qui m'ont fait ressortir du fond de ma bibliothèque la thèse de Dubois (1962), ainsi que son article « Lexicologie et analyse d'énoncé » (1969). Née (auteure d'une thèse sur les mots sûreté-sécurité-insécurité) et Veniard (auteure d'une thèse sur les mots du conflit) reviennent

sur les fondements de l'Analyse du Discours à Entrée Lexicale des années 1970-1980 (Née et Veniard 2012). Leur réinterprétation découle de l'évolution des théories sémantiques et énonciatives post-structuralistes.

Le mot devient ainsi « une unité circulante », qu'on observe à travers la diversité des locuteurs qui l'emploient, donc à travers sa circulation intra- et inter-discursive, et c'est « le sens contextuel et énonciatif du mot », qu'elles étudient : « Le mot n'est pas une unité recroquevillée sur elle-même [...] il interagit avec toutes les unités du discours et s'articule aux autres dimensions de la discursivité : le syntagme, le texte, l'énonciation, le discours. » (Née et Veniard 2012 : 25-26). Elles proposent alors de recourir à une sémantique praxéologique, prédicative et anthropologique afin de rendre à cette catégorie complexe, mais observable et comptable, une épaisseur sémantique, voire dialogique, que l'analyse de contenu n'a jamais su lui octroyer, et l'analyse du discours non plus. C'est en fait la représentation de la catégorie « mot » qui a changé depuis les premiers numéros de *Langages* sur l'analyse du discours et l'énonciation.

1.2. *Langages* 13, 1969 et *Langages* 17, 1970

Dans l'introduction du n°13, « Analyse du discours », Dubois et Sumpf proposent d'articuler deux types de catégories : les classes distributionnelles de Harris (dont l'article fondateur « *Discourse analysis* » est ici traduit) ; les « nœuds » significatifs de l'énonciation : embrayeurs, aspect/temps, modalisateurs. Mais c'est dans l'article de Dubois « Énoncé et énonciation » qu'on trouve une conception de l'énonciation et une réflexion sur les catégories qui l'actualisent dans l'énoncé.

Si on conçoit l'énonciation comme l'impact du sujet parlant dans son énoncé, on fait l'hypothèse qu'on en trouve des traces. Dubois souligne la difficulté du repérage : ce sont des unités « discrètes », discontinues (sauf l'intonation), et « instables » (telle structure repérée avec une signification X se révèle l'instant d'après avoir une autre signification). De là découle la recherche de « propriétés continues » de l'énonciation à partir de concepts comme *la distance*, *la modalisation*, *la transparence*, *la tension*. Si on conçoit l'énonciation comme la relation que le locuteur entretient avec ses interlocuteurs, ce dont certains de ces concepts semblent rendre compte (la distance, la tension, entre autres), on bascule alors du côté des conceptions du langage comme action donc de la pragmatique linguistique. Mais Dubois ne va pas jusque-là dans cet article.

Quelques mois plus tard, dans le n° 17 de *Langages* (dans lequel écrivent, entre autres, Benveniste, Ducrot, Fillmore, Strawson, Vendler), Todorov, qui le coordonne (1970 : 4-9), reconnaît trois « directions » à l'énonciation, qui constituent en fait des conceptions différentes du *discours*, et qui contribuent à l'élaboration de catégories discursives différentes (même si elles s'avèrent complémentaires) :

- « le langage comme action » (il cite alors Austin, Searle, Malinowski et le concept d'acte de langage)
- « l'aspect indiciel du langage » (c'est dans ce numéro que Benveniste publie « L'appareil formel de l'énonciation »)
- « le domaine de l'analyse du discours, de la linguistique textuelle, de ce qu'on appelait avant la rhétorique » (il cite alors Weinrich, Volochinov et Bakhtine).

Dans l'espace français, c'est la deuxième direction qu'on retiendra à l'époque, alors que la grammaire générative est encore dominante, et qu'on commence à découvrir la grammaire de textes ou linguistique textuelle, que la revue *Pratiques* contribue à diffuser en France, et la pragmatique linguistique.

1.3. *Le bouillonnement des années 1980-1990*

Dix ans plus tard, on assiste à une multiplication de publications en français sur le discours, autour et au nom du discours, qui viennent préciser et compléter les directions assignées par Todorov à l'énonciation. J'en liste quelques-unes, à titre d'exemples de cette effervescence autour de différentes conceptions du discours, et des catégories d'analyse ainsi diffusées :

- *Sociolinguistique. Approches, théories, pratiques* (1980), actes d'un colloque à Rouen édités par Marcellesi et Gardin
- *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, de Kerbrat-Orecchioni (1980), qui devient une base de référence de catégories énonciatives
- La conversation, *Communications* 30 (1980), dirigée par Barthes et Berthet (où se trouve la traduction de l'article de Grice sur les maximes de conversation)
- *Langages et communications sociales*, de Bachman, Lindelfeld et Simonin (1981), qui diffuse les travaux états-uniens en analyse de conversations, ethnographie de la communication et sociolinguistique (Gumperz, Hymes, Labov, etc.)
- L'analyse de conversations, *Études de linguistique appliquée* 44 (1981), dans lequel Roulet propose son premier modèle d'analyse des dialogues
- « Les problématiques énonciatives », de Fuchs dans *DRLAV* 25 (1981) et « Hétérogénéité constitutive et hétérogénéité montrée », de Authier-Revuz dans *DRLAV* 26 (1982)
- *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique* (1981), essai de Todorov sur Bakhtine avec des textes traduits de Volochinov en fin de volume
- L'analyse du discours politique, *Langages* 62 (1981), de Courtine (avec une préface de Pêcheux)
- *les Matérialités discursives* (1981), actes d'un colloque édité par Conein *et al.*

Etc.

On assiste ainsi à une inflation de propositions, et de catégories, qui rendent perplexes lorsqu'on les regroupe, comme le fait Delesalle (1986) dans l'introduction d'un recueil sur l'histoire des conceptions de l'énonciation :

Seront ainsi évoqués les éléments proprement linguistiques, discrets ou non, qui ne peuvent être compris que par référence au plan énonciatif : le problème du sujet de l'énonciation, le rôle de l'interlocution et le rapport de l'énonciateur à son « énoncé » ; et ce dans une prise en compte historicisée de phénomènes tels que les actes de langage, les indexicaux, la construction de la référenciation, la performativité, le dialogisme sous toutes ses formes ou l'hétérogénéité du discours. » (*Histoire, Épistémologie, Langage* VIII-2, 1986 : 7)

Outre qu'on se trouve face à un mélange de concepts opératoires et de notions descriptives, on assiste aux glissements de concepts vers des catégories de description. Ainsi l'acte de langage, concept de la pragmatique linguistique, devient, chez Roulet comme chez Kerbrat-Orecchioni, « la plus petite unité de communication » qu'on met au jour, et dont on décrit les combinaisons dans des catégories plus

larges. Ainsi l'énonciation devient un moyen de décrire les énoncés au travers de traces, d'indices, d'observables, mais au risque de « rater » la discursivité et le sens du discours lorsqu'on se focalise sur une ou plusieurs catégories sans étudier leur *distribution* et leur *combinaison* à d'autres catégories dans l'ordre du texte (voir Section 3), et même si l'on fait appel, dans un second temps, à des catégories « extérieures » empruntées à la psychologie sociale, à l'histoire, à la philosophie, à la psychologie sociale, à la sociologie, etc., on ne « re-pense » pas, généralement, l'articulation entre les catégories langagières et les catégories non langagières.

Deux courants de pensée se sont cependant attachés, dans l'espace français, à proposer une théorie unifiée qui articule des propositions théoriques à des catégories de description, courants que j'évoquerai brièvement, et qui sont sous-jacents aux développements des sections 2 et 3 ci-après.

1.4. De la théorie des opérations énonciatives (Culioli) à la théorie du discours (Pêcheux)

Réduire l'énonciation à un catalogue de marques s'est vite avérée insatisfaisant : on ne peut décrire des objets langagiers sans se rattacher à une théorie sur la langue et/ou ses usages.

Du côté de l'énonciation, c'est la théorie des opérations énonciatives qui a permis de « penser » l'articulation entre les marques et les opérations cognitivo-langagières dont elles sont les traces, comme le montre Culioli lui-même (c'est nous qui soulignons en gras) :

Dans la démarche que j'ai adoptée depuis longtemps, un texte est un agencement de marqueurs et on a toujours des marqueurs d'opération. Cette notion de marqueur s'est avérée fructueuse dans beaucoup de secteurs, qu'il s'agisse **de psychologie, d'analyse du discours ou d'activité cognitive** en général, car elle vous force à vous demander **de quelle opération est-ce là le marqueur**. En outre, cela vous contraint à une linguistique fine, du détail, avec des opérations fouillées et minutieuses. Une telle démarche a, selon moi, un double avantage : elle vous force à respecter le texte dans sa matérialité mais elle vous permet de **reconstruire la relation entre les représentations (mentales) et un texte agencé qui porte la trace des opérations par lesquelles on passe de la représentation au texte**. (Culioli 1987 : 5)

C'est une des raisons qui explique le succès de cette théorie chez un certain nombre de linguistes anglicistes et germanistes ainsi que chez certains analystes du discours. Car si Pêcheux avait formulé de sévères critiques à l'encontre de certaines conceptions de l'énonciation, c'était parce qu'elles reproduisaient pour lui « l'illusion » d'un sujet énonciateur porteur de choix et d'intentions nés de sa seule subjectivité... Il ne nie pas pour autant l'importance de l'énonciation, ne serait-ce que pour faire la part du dit et du non-dit, de l'oubli assumé et de l'oubli « empaqueté » par l'idéologie (Moirand 2007b), faisant par ailleurs explicitement une place à la théorie de Culioli lors de la première phase de l'analyse automatique du discours, parce qu'elle s'appuie sur « les mécanismes syntaxiques du processus d'énonciation » (Pêcheux 1975 : 20). Ce n'est cependant pas suffisant pour « expliquer » les fonctionnements du discours, explications qu'il va chercher dans l'histoire, le matérialisme dialectique, la philosophie, la psychanalyse, parce que, comme le dit Malidier (1990 : 89) : pour lui, « le sujet n'est pas la source du sens, le sens se construit dans l'histoire, à travers le travail de la mémoire, l'éternel reprise du déjà dit ». D'où un travail d'élaboration de concepts, qu'on peut reconfigurer aujourd'hui : *la formation discursive, le pré-construit, l'intradiscours, l'interdiscours*, dont l'articulation est re-travaillée par Courtine (1981), qui le reformule en *mémoire discursive*.

Ainsi l'articulation de catégories descriptives (qui rendent compte des opérations de référenciation, de prédication, d'énonciation...) à des concepts prenant en compte les conditions de construction et de production du discours (coréférenciation, hétérogénéité énonciative, interdiscursivité...) s'est-elle imposée en analyse du discours. Car, comme le souligne Courtine et Marandain dans un article intitulé « Quel objet pour l'analyse du discours ? » (dans Conein *et al.* 1981), il y a au moins deux conditions pour une pratique d'analyse discursive : il faut que des éléments « se répètent » dans l'ordre du texte ; il ne faut pas « rater » l'hétérogénéité, ce que la clôture du corpus de l'époque structuraliste avait « raté », mais ce que l'ADF des années 1980-1990 s'est employée à retrouver à travers la métaphore des *fils discursifs* : à savoir que les fils verticaux des discours transverses s'inscrivent dans la matérialité du fil horizontal du discours.

Mais là se trouve le paradoxe de l'analyse : si l'on pose que les opérations cognitivo-langagières laissent des traces à la surface des textes, on tend à constituer des « classes » d'observables selon des catégories pré-établies, qui déconstruisent l'ordre du texte ou de l'interaction ; d'où la nécessité de reconstruire « le tout » de l'énoncé avec d'autres modèles (qui ne soient pas seulement hiérarchiques comme le mot → le syntagme → la phrase → le paragraphe ... ou l'acte de langage → l'intervention → l'échange → la transaction), afin de « re-contextualiser » ces données en les replaçant dans leurs conditions de production, donc en faisant appel aux extérieurs du discours.

2. Catégories globales, concepts opératoires et notions associées

On s'arrête ici sur les raisons qui justifient de recourir à d'autres notions que les catégories de description « locales » afin de s'interroger sur ce qu'on pourrait « penser » en termes de catégories « globales » ou de concepts, accompagnés de notions associées.

2.1. Pourquoi recourir à des catégories globales ?

Deux raisons majeures justifient le recours à des catégories globales, concepts et/ou notions associées, qu'il s'agit d'articuler à des catégories locales (mot, construction syntaxique, embrayeurs, modalisateurs, etc.) :

– Le flux ininterrompu de la parole est canalisé, « empaqueté », dans des formes génériques auxquelles les individus sont exposés dès l'apprentissage de la langue (perspective psycholinguistique). Ces formes sont par ailleurs dépendantes des activités humaines : elles se transforment ou elles surgissent au fil des transformations sociétales et technologiques (l'écriture, l'imprimé, le numérique, le web 2.0), et des nouvelles formes de communication et de travail qui s'ensuivent (perspective sociolinguistique et culturaliste – Borzeix et Fraenkel éds 2001, par ex.). Les genres du discours ont une organisation interne qui correspond à des *schémas d'actions* , verbales et non verbales, plus ou moins contraignants, d'où la distribution et la combinaison des observables relevant de catégories locales dans des assemblages particuliers orientés vers l'action, voire dépendants de leur environnement (perspective sociocognitive).

– La deuxième raison découle de la visée scientifique que l'on poursuit dans les travaux sur la discursivité. On peut distinguer deux objectifs différents, même s'ils se nourrissent l'un l'autre. Soit on étudie *une* catégorie locale ou un type de catégorie, linguistique, énonciative ou pragmatique, à

partir d'un corpus *ad hoc* d'énoncés réunis autour de cette catégorie ou de ce type de catégorie (le nom propre, la négation, un ou des connecteurs, un ou des temps verbaux, un acte de langage ou un type d'actes de langage particuliers – l'adresse, le conseil – ou un type de construction – le détachement, la thématization, etc.) avec pour objectif d'apporter des connaissances nouvelles sur la catégorie et à la théorie : il s'agit là d'une approche linguistique du discours. Soit on part de corpus construits autour d'un objectif discursif en relation avec l'environnement afin de mettre en relation des fonctionnements langagiers avec des fonctionnements sociaux : on cherche alors à expliquer les différences et les régularités par les extérieurs du discours, et on s'interroge sur *les raisons* sociales, politiques, culturelles, historiques, technologiques, psychologiques, etc. des fonctionnements mis au jour par l'observation. On s'inscrit alors dans la perspective que résume Jeanneret :

C'est au discours – au sens de Benveniste de la langue en emploi et en action – que ce numéro de *TRANEL* est consacré. Plus précisément, c'est à une approche critique que ce numéro nous convie. Par ce terme, on choisit de donner une certaine importance aux conditions sociales, culturelles et idéologiques d'élaboration des discours. (Jeanneret 2004 : 1)

En quelque sorte, il s'agit de mieux comprendre « le monde » à partir des comportements langagiers des acteurs sociaux, l'une des manifestations observables des comportements humains, avec les moyens des sciences du langage, et une visée qui, pour s'interroger sur *le sens du discours*, emprunte à d'autres sciences humaines et sociales.

2.2. L'exemple du genre et de la situation

S'agit-il là de deux catégories « globales »? On peut les envisager ainsi dans la mesure où elles interviennent souvent dans le recueil des données et la constitution des corpus. Mais on peut également les « penser » comme des concepts qui permettent de partir à la pêche des observables, qu'il s'agit de replacer dans les théories qui les ont élaborés avant de les « re-travailler ».

Ainsi, si chaque sphère de l'activité humaine donne lieu à un répertoire de *genres* (voir Moirand 2003a pour une analyse du genre à trois niveaux : *macro, meso, micro*), on peut étudier la diversité à laquelle un individu se trouve successivement confronté¹ :

dans une situation X
à l'intérieur d'un domaine d'activité Y
compte tenu du genre attendu dans la culture Z
et de la langue ou des langues en usage dans cette situation.

Ce qui replace la notion de genre dans son articulation avec la situation et l'environnement socio-cognitif, dans la mesure où le genre est d'une part l'objet de représentations épilinguistiques plus ou moins spontanées, et qu'il constitue par ailleurs *le tertium comparationis* des travaux comparatifs entre langues/cultures (Claudel *et al.* 2013) ou entre domaines professionnels, voir à l'intérieur d'un même domaine d'activité. Si l'on considère alors « le genre » comme une catégorie globale, on dégagera les différences génériques à la fois d'une observation qui repose sur des catégories locales qui entrent dans sa « composition » ainsi que sur des catégories méso ou médianes (*séquences, périodes, transactions, modules, configurations discursives*), mais également dans ses relations avec ses conditions d'apparition et de transformation dans l'environnement des locuteurs.

Mais s'interroger sur *la situation* implique de revenir aux différentes conceptions élaborées par les théories du langage :

- on peut la concevoir en tant que situation d'énonciation autour de l'ici et du maintenant du locuteur (Benveniste)
- on peut l'articuler à des fonctions langagières (Jakobson)
- on peut l'articuler à l'horizon spatial des interlocuteurs et à l'évaluation qu'ils font de la situation (Volochnov)
- on peut l'articuler à l'événement de communication et aux différents éléments d'un modèle proche du modèle *Speaking* de Hymes
- on peut lui octroyer une dimension « historique » (conditions de production, histoire conversationnelle), qui peut relever de l'interdiscursivité, comme Todorov qui remplace « le contact » de Jakobson par la notion d'intertexte, ou comme ceux qui donnent la primauté à l'interdiscours (Maingueneau) ou à l'intertextualité (Rastier), qu'ils se réclament ou non de Bakhtine (Peytard vs Charaudeau, par ex.)
- on peut faire une place à la représentation cognitive que les co-énonciateurs, interactants ou interlocuteurs se font de la situation (van Dijk – voir Micheli 2006), ou penser un modèle d'analyse qui croise dimensions cognitives et dimensions communicatives (Moirand 2003b)
- on peut également donner de l'importance aux objets de l'environnement dans la construction des discours que l'on produit, objets du monde et objets technologiques, qui font partie des conditions d'énonciation et des représentations cognitivo-discursives (Paveau 2012).

Il me semble alors que *la situation*, accompagnée des notions qu'on lui associe, devient un « concept » davantage qu'une catégorie de description, concept qui permet de « penser » avec, et d'aller « pêcher » les observables de la discursivité, y compris ceux qui renvoient aux extérieurs non langagiers du discours et donc à l'environnement². Les différentes notions associées à la situation (y compris celles plus récentes de l'environnement, voire de l'affordance – Paveau 2013) dépendent alors de la conception que l'on a du discours, mais également de la visée scientifique que l'on poursuit et du moment où le concept intervient dans le temps de la recherche : recueil des données, types de données, repérage des observables, description des corpus ou recherches des raisons des variations et des évolutions.

2.3. Des concepts pour « penser avec »

Je prendrai pour exemple deux concepts qui me paraissent, en analyse du discours, jouer un rôle central : le dialogisme de Bakhtine/Volochnov et la schématisation de Grize.

Le dialogisme, à condition de ne pas le réduire à une catégorie locale (pour décrire par exemple certaines formes de négation ou de thématization), et à condition de lui associer les notions proposées par Volochnov et/ou Bakhtine (*la situation, l'évaluation, la théorie de l'énoncé, le surdestinateur*), permet d'aller pêcher et de regrouper, au fil des données étudiées et des corpus, différentes traces de catégories locales : des mots avec leur épaisseur dialogique ; diverses constructions syntaxiques qui inscrivent de l'interdiscours (proches du pré-construit) ; différentes formes de discours représentés (y compris à l'oral par des traces particulières d'intonation, de pauses, etc.) et de marques

d'hétérogénéités énonciatives (Authier), mais replacées dans leur encadrement textuel et leur environnement discursif, au sein des discours transverses et donc des mémoires qu'ils transportent avec eux.

On rejoint ici Todorov, qui pose que l'intertextualité appartient au discours et non pas à la langue, et qu'il y a des degrés dans la présence du discours d'autrui (1981 : 113) : « celui de la présence pleine, donc du dialogue explicite, jusqu'à "l'autre extrême", là où le discours d'autrui n'est attesté par aucun indice matériel, et se trouve pourtant évoqué, parce qu'il est disponible dans la mémoire collective d'un groupe social déterminé ». Cette remarque, lue dès la publication de l'ouvrage de Todorov sur Bakhtine et rapidement croisée avec la notion de mémoire discursive proposée par Courtine (1981), et récemment avec les réflexions de Adam et de Berrendonner sur la théorie de Grize (voir *infra*), m'a entraînée vers un usage conceptuel du dialogisme associé aux différentes facettes de la mémoire : domaines de mémoire de Foucault, mémoire discursive de Courtine, mémoire collective d'Halbwachs, mais aussi mémoires cognitives de Tulving (Moirand 2007b), tentant ainsi de « réconcilier » le discursif, l'histoire, le social et le cognitif (voir également Paveau 2013).

On donne ici quelques exemples d'observables, que le concept de dialogisme permet de regrouper :

– lorsque la syntaxe est un lieu de surgissement de l'interdiscours³ :

a. *L'OGM ou la faim ?*

b. *L'Irak n'est pas un nouveau Vietnam*

c. « **Inutile de sauter sur sa chaise comme un cabri, l'Europe il faut la faire** »

d. « sans aucun doute / c'est le moustique / le moustique / qui a été trouvé porteur de virus / **ce n'est pas le bateau / ce n'est pas le mauvais air / ce n'est pas l'eau / c'est bien le moustique** / il n'y a pas de doute à ce sujet / »

– lorsque des noms d'événements servent à catégoriser de nouveaux événements, faisant appel aux mémoires collectives et discursives (Moirand 2015) :

Le spectre d'un nouveau Tchernobyl [à propos de Fukushima]

Un petit Mai-68 des banlieues

Le 11 septembre de la finance

Rue de Grenelle, Les accords de Grenelle, le Grenelle de l'environnement,

« Pourquoi pas un Grenelle du football ? »

– lorsque les différentes re-catégorisations des acteurs inscrivent le fil d'une représentation transverse qui intervient dans l'orientation pragmatique du texte, comme dans ce début d'éditorial du *Figaro* :

T 1 : *La rue contre les réformes*

Cette semaine, les conservateurs sont dans la rue, contre le CPE. Car il ne faut pas se fier aux apparences. Ce sont les porteurs de banderoles qui ne veulent rien changer, défendent le statut quo et s'agrippent à un modèle social remarquable par l'exclusion qu'il engendre aux deux bouts de la vie active – jeunes et seniors. Au point que l'on se demande : pour qui roulent-ils au juste, ces militants de l'immobilisme, sinon pour le maintien de la fracture qui caractérise notre marché du travail entre salariés surprotégés et main d'œuvre surprécarisée ?

Au-delà du regroupement de catégories locales différentes, le concept de dialogisme et ses notions associées permet de construire des corpus « en boule de neige » (Moirand 2004), d'analyser les interactions discursives entre les discours qui se rencontrent au fil du discours, de contextualiser les dires et les discours à partir des données qu'on recueille, et de retrouver, à partir des observables qui les mettent au jour, les discours transverses dont ils sont les indices, grâce aux banques de données et aux sites internet : on accède alors à la verticalité de la mémoire malgré l'horizontalité de l'ordre du

discours, mais on accède du même coup à l'orientation pragmatique que donne la re-catégorisation des objets et des acteurs et les différentes *solidarités fonctionnelles, référentielles, circonstancielles, configurationnelles* qu'étudie la linguistique textuelle (Vigier 2012 par ex.).

Quant à *la schématisation*, concept-clé de la logique naturelle proposée par Grize (1978, 1996, 2004 par ex.), elle permet de revenir à l'ordre du texte et de ne pas s'enfermer dans des catégories qui le « déconstruisent ». Elle permet également, comme le suggère Adam, de concilier la réflexion sur le tout de l'énoncé et celle sur l'interdiscursivité : « [...] le concept de schématisation présentait l'avantage de réunir la part résultative du concept de texte (comme énoncé) et la part dynamique (comme énonciation) de celui du discours. (Adam 2004 : 8-10).

Lorsque qu'un sujet A produit un énoncé, il propose à son interlocuteur B une sorte de reconstruction d'un monde, réel ou fictif, qui reflète la façon dont A se représente la situation. La schématisation repose sur la finalité de A mais également sur les représentations que A se fait de B, sur celles qu'il a ou qu'il veut donner de lui-même, et de l'objet dont il parle, le thème T. La schématisation, qui est à la fois le processus logico-cognitif mis en œuvre par A et le résultat qui est « donné à voir » à B, permet de retrouver les traces de l'activité des sujets, à condition de l'associer aux notions *d'objet de discours*, de *micro-univers* et d'*éclairage*⁴ qui l'actualisent. Concrètement, l'activité schématisante du sujet s'observe dans *le micro-univers* qu'il construit à travers les traces de *l'objet de discours*, entité discursive repérable au travers de catégories linguistiques comme la thématisation, la reprise anaphorique, la re-catégorisation la co-référentialité (Sitri 2003), ainsi que les opérations de cadrage... (voir extrait T1 *supra* et T2, section 3). Cela permet, à travers la distribution et la combinaison des traces de catégories locales, de retrouver l'ordre du texte et de revenir au fil horizontal, muni des données recueillies grâce à ces notions associées.

Ainsi la chaîne coréférentielle qui désigne les acteurs dans l'extrait de l'éditorial (T1 *supra*) contribue à construire une image des acteurs représentés, celle que veut donner l'éditorialiste du *Figaro* : ceux qui manifestent contre le projet du gouvernement (de droite à l'époque) sont des « conservateurs, des porteurs de banderoles, qui ne veulent rien changer, des militants de l'immobilisme », et l'objet emblématique des manifestations, la banderole (qui pour moi est un souvenir physique associé à la fatigue ressentie lorsqu'on la porte) participe à la dévalorisation des acteurs sans même qu'on dise ce qui y est écrit..., mais parce qu'elle évoque les images des journaux télévisés et donne à leurs actions un caractère dérisoire (ce *ne* sont *que* des « porteurs de banderoles »).

Concept moins diffusé que le dialogisme, la schématisation et ses notions associées s'inscrit dans une réflexion passionnante et subtile sur le fonctionnement du discours, parce que comme le suggère Berrendonner :

La notion porte [...] en elle une théorie de la référence et du contexte qui tranche de façon radicale avec un certain chosisme ambiant. Elle suppose en effet qu'au lieu d'assimiler les référents du discours aux *realia* [...], on leur reconnaisse le statut de représentations cognitives, de schémas mentaux, dotés d'une structure formelle dont la description est affaire de langage et de sémiologie. Quant au contexte, elle conduit à y voir non pas un cadre informationnel et situationnel fixé à titre préalable, mais le produit dynamique de l'activité de communication : un

capital évolutif de connaissances, d'hypothèses et d'assomptions partagées, assimilables à une sorte de mémoire collective des interlocuteurs. (cité par Adam 2004 : 9)

La notion de schématisation permet en outre de revenir à l'ordre du texte, ce que les travaux sur les hétérogénéités énonciatives semblent parfois oublier, lorsqu'ils s'attachent à dégager des catégories de marqueurs (Veniard 2013 : chap. 5).

3. Retour à l'ordre du discours : le déroulement de la parole « située ».

Deux genres discursifs, l'éditorial et le texte d'information sur les controverses, permettront d'exemplifier la méthode : étude de la distribution et de la combinaison des formes relevées grâce aux catégories locales, fonction pragmatique que l'on peut assigner à ces distributions/comбинаisons dans l'ordre du discours, retour à la verticalité de la mémoire suggérée par les discours transverses inscrits dans le sémantisme des mots, les constructions syntaxiques ou les paroles représentées.

3.1. La visée pragmatique de l'éditorial

L'éditorial T2 fait partie d'une double page consacrée à la grippe aviaire, annoncée à la une par le titre, *Un fléau de plus en Afrique*, et composée d'un ensemble de genres différents : articles de correspondants au Nigéria, cartes et photos, textes à visée didactique donnant des définitions... (voir Moirand 2007a, Annexe A) – c'est nous qui soulignons les marques en italiques ou en gras :

T2. Stratégie

Il est toujours difficile de s'inquiéter d'un risque hypothétique. *Le virus H5N1 de la grippe aviaire* n'entre toutefois plus dans la catégorie des menaces seulement potentielles : *il a fait* vendredi sa 90^e victime humaine, une jeune femme décédée en Chine et *a entraîné* l'abattage de millions d'animaux sur trois continents. Mais, jusqu'ici, *ce virus* n'a pas encore accompli *la mutation* que redoutent les scientifiques, *celle qui permettrait* la contagion de l'homme à l'homme, et pas seulement de l'animal à l'homme comme c'est le cas actuellement. Si *cette mutation*, que beaucoup d'experts jugent hautement possible s'accomplissait, le danger de pandémie mondiale serait réel et massif. Avec une telle toile de fond, la découverte surprise *du virus H5N1* dans une ferme du *nord du Nigeria* constitue une escalade particulièrement inquiétante. *Le virus*, comme doté d'une véritable intelligence stratégique, s'attaque au *ventre mou du continent noir*, un pays de plus de 120 millions d'habitants, où l'État est notoirement déliquescents et les structures sanitaires plus encore. L'OMS estime même que *les résultats du Nigeria* dans ce secteur sont parmi les pires d'Afrique subsaharienne. Riche en pétrole, mais miné par ses divisions régionales, ethniques et religieuses, ainsi que par la corruption des élites, *le pays le plus peuplé d'Afrique* n'est assurément pas équipé pour faire face à une crise sanitaire majeure. Dans un monde où les épidémies ne connaissent aucune frontière, **il faut urgemment aider le Nigeria à contenir la propagation du virus H5N1**, afin de limiter *le risque de mutation d'un virus* qui ferait des ravages dans *ce pays très peuplé*. **Avant de poursuivre sa trajectoire meurtrière ailleurs.**

L'éditorial est un genre qui souvent se conclut par un acte de langage à valeur « morale » (Lee 2003) : ici, « il faut urgemment aider le Nigeria », acte illocutoire qui intervient à la fin du texte, illustre exemplairement cette particularité. Or cette orientation, qui repose sur la schématisation que l'auteur construit, passe par la transformation de l'objet de discours (*le virus, la mutation du virus, le virus s'attaque au Nigeria, le Nigeria*) et les différents éclairages donnés au fil du texte :

– le virus H5 N1 de la grippe aviaire ---> la mutation ---> la découverte surprise du virus dans une ferme du nord du Nigeria ---> pays de plus 120 millions d'habitants

- il a fait *sa 90^e victime, a entraîné l'abattage de millions d'animaux, n'a pas encore accompli la mutation* que redoutent les scientifiques, *si cette mutation... le danger de pandémie serait réel, la découverte ... constitue une escalade particulièrement inquiétante*
- le virus s'attaque *au ventre mou du continent noir... où l'État est notoirement déliquescents et les structures sanitaires plus encore...*, le pays le plus peuplé d'Afrique *n'est pas... équipé*

Ici, les images qui sont données à voir de la mutation possible, puis du Nigeria justifient l'acte qui conclut l'éditorial, conclusion où l'on retrouve l'objet de discours initial : *il faut urgemment aider le Nigeria à contenir la propagation du virus H5N1*, et les raisons invoquées découlent du glissement de cet objet vers ce qui est introduit en premier (*la mutation*) puis en second (*la découverte surprise du virus dans une ferme du nord du Nigeria*), raisons renforcées par les éclairages qui sont donnés de ce pays. Le texte se termine par un énoncé, qui sembler relativiser « la moralité » de l'acte (il faut aider le Nigeria) : *Avant de poursuivre sa trajectoire meurtrière ailleurs (... dans les pays européens ?)*. On observe également que les éléments de cadrage, les connecteurs et les circonstants participent à la progression du texte, alors que l'utilisation d'adverbes modaux (*seulement, particulièrement, notoirement, assurément...*) contribue à l'éclairage de l'objet de discours et à ses transformations : *Il est toujours difficile de s'inquiéter d'un risque hypothétique... Mais, jusqu'ici, ... Avec une telle toile de fond... Dans un monde où les épidémies ne connaissent pas de frontière...*

Le genre « éditorial » est un genre à énonciation subjectivée, qui fonctionne davantage à coups d'allusions que de citations, à la différence de certains genres de l'information (Moirand 2000, 2007 a, 2007c). Mais la particularité de l'éditorial réside dans son orientation argumentative qui se termine sur un acte de langage qui prend à témoin ses destinataires : l'acte illocutoire de conclusion oscille entre la suggestion et l'avertissement, voire la récompense ou à la menace lorsqu'intervient l'argument de la carotte ou du bâton, comme le montre la phrase qui clôt l'éditorial (= sinon il poursuivra sa trajectoire « chez nous »). Ainsi, si le genre éditorial exige de l'analyste une observation qui repose sur des catégories « locales » et la recherche des discours transverses qui le traversent (au travers d'allusions, de dire évoqués plutôt que cités) éclairés par les traces laissées par l'énonciateur dans les jugements qu'il porte sur les actes, les acteurs, les objets dont il parle, il exige également de prendre en compte la transformation des objets de discours et les re-catégorisations opérées au fil du texte, ainsi que l'orientation pragmatique qui sous-tend sa *progression discursive*.

3.2. La représentation des controverses dans la presse

Ce genre me semble caractériser la presse nationale française actuelle (Moirand 2014). Le genre, qui ne repose ni sur un récit ni sur une argumentation, inscrit au fil des articles qui l'actualisent des paroles empruntées à différents locuteurs ou à différentes communautés discursives à propos d'un sujet de société qui les oppose. Le rédacteur fait dialoguer dans un même article des acteurs qui ne se sont parfois jamais rencontrés dans l'espace public : on se trouve ainsi face à des textes qui exhibent un intertexte faits de segments cités, rapportés et empruntés, à différentes voix. Cet *intertexte plurilogal* se différencie des pages de débats et de commentaires où les opinions contradictoires sont inscrites dans des articles écrits par des rédacteurs différents.

Au lieu d'étudier les différentes formes de discours représentés, on s'interroge ici sur la façon dont le texte progresse au fil des paroles rapportées dans des articles dont la visée pragmatique semble être à

première vue de donner des informations sur des controverses. Comment les séquences rapportées sont-elles articulées à leur amont ou à leur aval au fil de la progression du texte ? se demandait avec raison Vérine (2007) à propos d'une autre genre discursif. Questionnement que l'on a repris pour observer ici la façon dont les rédacteurs d'articles d'information sur des controverses actuelles (le danger des centrales nucléaires, la question du gaz de schiste, la polémique sur la dangerosité des OGM) faisaient dialoguer les dires de communautés discursives antagonistes :

T 3 : Des doutes sur nos centrales

[...] **l'association Sortir du nucléaire** accuse **EDF d'avoir volontairement minimisé les risques** pour « s'éviter des travaux onéreux ». Les opposants à l'atome **estiment que huit centrales au moins « ne sont pas aux normes »** et **exigent que** « les zones sismiques retenues soient déterminées pas des sismologues indépendants ». [...]

« Nous prenons en compte le niveau des sismicité de chaque centrale en fonction du dernier séisme le plus grave survenu dans la zone [...], **répond Thomas Oudré, le directeur des centrales à l'ASN** [...]. Si des travaux sont nécessaires mais se révèlent pharaoniques, nous n'hésitons pas à mettre à l'arrêt certaines installations... ».

Un argument qui ne convainc pas l'association Robin des bois. « La détermination du risque sismique repose sur des règles datant de 2001, alors qu'une nouvelle carte des aléas sismiques publiée en 2005 a étendu de manière significative le zonage des régions les plus exposées, **souligne le président, Jacky Bonnemains.** Un certain nombre de réacteurs et d'installations nucléaires de base [...] devraient donc être fermés. » **Robin des bois pointe par ailleurs le risque insuffisamment pris en compte** dans les centrales d'agressions externes liées à des inondations, des feux de forêt ou des tempêtes.

Autant d'arguments balayés d'un revers de la main par EDF comme par Areva (voir ci-dessus et page 5) ?

[*le Parisien/Aujourd'hui en France*, 15/03/2011, p. 4]

Si les discours représentés prennent dans ce genre de textes toutes les formes répertoriées pour le français, y compris les verbes de dire qui les introduisent comme le montre Vérine (2006), ce qui est moins souvent souligné, c'est la façon dont le journaliste construit l'information sur la polémique en reliant les dires rapportés par des *catégorisations métalangagières* qui caractérisent les propos tenus et/ou de leur effet sur l'autre : *un argument qui ne convainc pas l'association, autant d'arguments balayés d'un revers de la main*, etc.

À côté du rôle manifeste dans la progression du texte de ces catégorisations, des caractérisations et des métaphores qui les accompagnent, et de la phraséologie qui les actualisent en discours (*relancer, rallumer, raviver, entretenir un débat ; arguments de poids, arguments qui font mouche, arguments brandis par... ; les pro et les anti, les pour et les contre, les partisans de la sortie du nucléaire, le lobby pétrolier et gazier, le lobby pro-gaz de schiste, le fer de lance du combat anti-gaz de schiste*), les segments « antagonistes » sont parfois simplement juxtaposés dans l'ordre du texte :

T4 : Si le sujet resurgit, c'est que depuis cet été, les pétroliers, repris par des élus, ont trouvé un argument de poids : cette manne pourrait relancer la croissance économique. [...] **Pour l'ancien premier ministre Michel Rocard**, la France serait même « bénie des Dieux ». Un « mythe » construit de toute pièce par le « lobby pétrolier et gazier » **selon l'ex-ministre de l'écologie Corinne Lepage.**

T5 : Les arguments brandis par le lobby pro-gaz de schiste [...] **sont alléchants en période de crise.** « Faux ! » répond la sénatrice Laurence Rossignol.

La visée pragmatique de ces textes, qui n'est pas de même type que celle des éditoriaux, ni dans la forme ni dans la fonction, conduit à deux analyses différentes : l'une davantage *textuelle* qui porte sur

les relations entre l'ordre du texte et les intertextes antagonistes tels qu'ils sont ici « montrés » et « catégorisés » ; l'autre davantage discursive qui montre que certaines catégorisations évaluatives inscrites soit dans le texte pris en charge par le journaliste soit dans les énoncés qu'il rapporte renvoient à des arguments déjà rencontrés, ailleurs dans l'histoire ancienne, ici dans l'histoire récente du développement du nucléaire civil dans les années 1975-1980 en France. Ce qui permet de retrouver l'interdiscours et/ou les habitus culturels qui se cachent derrière cette représentation des controverses, genre discursif particulier, qui semble davantage se développer dans la presse française, pays où une culture de l'affrontement est la règle, à la différence des pays du Nord de l'Europe où règne une culture du consensus. Ainsi, ce qui ailleurs est représenté techniquement par l'apparition des auteurs de propos contradictoires dans deux images réunies sur le même écran et/ou deux voix qu'on entend successivement, ce qui ailleurs est constitutif du dispositif de certains émissions (débats contradictoires conduits pas un journaliste), est ici « représenté » par ces formes d'hétérogénéité qui s'affrontent, rappelant ainsi aux lecteurs la perception intériorisée des polémiques en face à face de la télévision ou l'alternance des internautes dans les forums sur l'internet.

On peut reprendre en conclusion la suite de la citation évoquée *supra* (Jeanneret 2004 : 1), à savoir que si on cherche « à dépasser un point de vue strictement énonciatif, à englober dans l'analyse discursive des paramétrages externes divers dont on fait l'hypothèse qu'ils sont constitutifs des discours analysés et qu'ils ne peuvent être neutralisés sans amputer gravement l'analyse », « parler d'approche critique ne signifie pas que les contraintes externes subies par le discours suffisent à le saisir » : « Les contraintes internes, inhérentes au texte comme totalité signifiante » dont parle Jeanneret, mais aussi celles découlant du déroulement du texte (ou de l'interaction), que l'on a décrites brièvement ici, sont également pertinentes. Il reste cependant de nouvelles réflexions à entreprendre à propos des frontières des discours (et non plus du discours), frontières qui s'avèrent poreuses et perméables lorsqu'on les affronte (Rakotonaelina éd. 2014).

On terminera sur une nouvelle interrogation, fondamentale et quelque peu prospective, liée aux frontières du discours, celle des relations entre les corpus et les catégories d'analyse : est-ce les corpus qui font évoluer les unités d'analyse ? ou les catégories d'analyse qui interviennent dans le choix des corpus ? Cette question découle de l'observation de travaux novateurs et en cours de jeunes chercheurs, qui s'interrogent sur les corpus issus du web 2.0, travaillent sur les réseaux sociaux, ou bien s'engagent dans des choix de corpus hybrides et composites⁵ qui ne reposent pas seulement sur le langage verbal et/ou le langage visuel « classique », photos, tableaux ou images... Car travailler les énoncés en contexte et les catégories « *at work* »,

ce peut-être prendre en compte le rôle des objets dans les environnements. Le langage est alors considéré comme une activité située et non plus autonome, articulée sur les autres activités humaines et inscrite dans l'environnement humain et non humain, et non plus seulement interindividuelle. Dans cette perspective, les objets naturels et artificiels constituent des contributeurs à la production des discours et non plus un simple décor de l'activité de langage. (Paveau 2012 : 55).

Mais cela pose, comme le précise l'auteure en fin d'article, la question de l'objet de la linguistique..., ce qui suppose un travail épistémologique à poursuivre au-delà d'une réflexion sur les catégories, qui constituaient l'objet de cette contribution.⁶

Texte rédigé en juin 2014, revu en février 2017

1 Je rappelle ici que la notion de genre était absente de l'analyse du discours française des années 1970-1980.

2 Voir Benoist (2010), à qui on emprunte « librement » l'image et la conception du *concept*, qu'il ancre pour sa part dans une philosophie « contextualisée » de la connaissance.

3 On peut observer ici le rôle de la question et de l'alternative dans l'inscription des arguments des pro- et anti-OGM dans un titre (a.), le rôle de la négation et des prédéterminants dans l'inscription de la représentation discursive d'un pays (b.), la thématisation soulignant le mot « inutile » introduisant une image empruntée à de Gaulle dans un énoncé radiophonique (c.), et les thématisations réfutant les croyances locales dans le discours du médecin responsable sanitaire dans une émission télévisée à la Réunion (d.).

4 Titrer à la une d'un journal « Le spectre d'un nouveau Tchernobyl » trois jours après le tsunami au Japon donne un *éclairage* particulier au dossier consacré à Fukushima, ce qui oriente l'activité langagière du lecteur et la compréhension des transformations de l'objet de discours au fil des articles consacrés à l'événement. Un titre de une comme « Grippe aviaire Un fléau de plus en Afrique » implique un retour aux domaines de mémoire à court et à long terme pour comprendre le sens des articles ainsi *éclairés*, et par suite la représentation qui est donnée de l'événement.

5 Voir le colloque *Données hybrides et contextualisation des corpus. Nouvelles approches*, organisé en mai 2014 par les doctorants du groupe Discours & Doctorat des universités Paris 13, Paris 5, Paris 7, et Paris 3 :

<http://discdoc.hypotheses.org>

6 Voir les thèses et travaux récents (sur HAL ou scholar.google.fr) de l'axe Sens et discours de l'équipe Clesthia où l'objet de l'analyse du discours, sans remettre en cause les catégories évoquées ici, est re-centrée sur des questions de sociétés : crise des migrants, inégalités sociales, façons de « penser » l'actualité dans les médias ou nouvelles formes de diffusion des sciences, ce qui permet de re-penser l'élaboration d'une sémantique discursive intégrée dans les théories du discours.

Références bibliographiques

- Adam, Jean-Michel. 2004. Introduction. Hommage à Magid Ali Bouacha. In Jean-Michel Adam, Jean-Blaise Grize & Magid Ali Bouacha, 5-19.
- Adam, Jean-Michel, Grize Jean-Blaise & Magid Ali Bouacha (éds). 2004. *Textes et Discours : catégories pour l'analyse*. Dijon : Éditions universitaires.
- Authier-Revuz, Jacqueline. 1982. Hétérogénéité montrée et hétérogénéité énonciative : éléments pour une approche de l'autre en discours. *DRLAV revue de linguistique* 26. 91-156.
- Authier-Revuz, Jacqueline. 2012. Représentation du Discours Autre et représentations méta-langagières. In Yana Grishpun & Judith Nyée-Doggen (éds). *Regards croisés sur la langue française*, 157-170. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Bachmann, Christian, Lindelfeld Jacqueline & Jacky Simonin. 1981. *Langage et communications sociales*. Paris : Didier.
- Bakhtine, Mikhaïl /V.N. Volochinov. 1977 [1929]. *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Minuit.
- Bakhtine, Mikhaïl. 1984. *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Benoist, Jocelyn. 2010. *Concepts. Introduction à l'analyse*. Paris : Cerf.
- Borzeix, Annie & Fraenkel Béatrice (éds). 2001. *Langage et travail. Communication, cognition, action*. Paris : Éditions du CNRS.
- Charaudeau, Patrick. 2006. La situation de communication comme lieu de conditionnement du surgissement interdiscursif. *Tranel* 44. 27-38.
- Claudél, Chantal, von Münchow Patricia, Ribeiro Michele Pordeus, Pugnière Frédéric & Geneviève Treguer-Felten (Éds) 2013. *Discours, cultures, langues. Nouveaux abordages*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Communications* 30. 1980. La conversation.
- Conein Bernard, Courtine Jean-Jacques, Gadet Françoise, Marandain Jean-Marie & Michel Pêcheux (éds). 1981. *Matérialités discursives*. Lille : Presses universitaires.
- Courtine, Jean-Jacques (éd.). 1981. Analyse du discours politique. *Langages* 62

- Culioli, Antoine. 1987. Un point de vue énonciatif sur la traduction. *Retour à la traduction* (Collection Recherches et applications, Le français dans le monde), 4–10. Paris : Hachette.
- Delesalle, Simone. 1986. Histoire du mot énonciation. *Histoire, épistémologie, langage* 8-II. 7–22.
- Dubois, Jean. 1962. *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*. Paris : Larousse.
- Dubois, Jean. 1969. Lexicologie et analyse d'énoncé. *Cahiers de lexicologie* 15, 115–126.
- Études de linguistique appliquée* 44 (1981) : L'analyse de conversations authentiques.
- Fuchs, Catherine. 1981. Les problématiques énonciatives : esquisse d'une présentation critique et théorique. *DRLAV revue de linguistique* 25, 35–60.
- Garric, Nathalie. 2012. *Des discours à la discursivité*. Université d'Orléans : dossier d'habilitation à diriger des recherches.
- Grize, Jean-Blaise. 1978. Schématisation, représentations et images. In *Stratégies discursives*, 45-52. Lyon : Presses universitaires.
- Grize, Jean-Blaise. 1996. *Logique naturelle et communications*. Paris : PUF.
- Halbwachs, Maurice. 1997 [1950]. *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel.
- Jeanneret, Thérèse (éd.). 2004. Approche critique des discours : constitution des corpus et construction des observables. *Travaux neuchâtelois de linguistiques (Tranel)* 40. En ligne sur rero.ch.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1980. *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*. Paris : A. Colin.
- Langages* 13. 1969. L'analyse du discours. En ligne sur persee.com
- Langages* 17. 1970. L'énonciation. En ligne sur persee.com
- Lee, Nam-Seon. 2003. *Identité langagière du Genre*. Paris : l'Harmattan.
- Maingueneau, Dominique. 1984. *Genèses du discours*. Bruxelles : Mardaga.
- Maldidier, Denise. 1990. *L'inquiétude du discours*. Une introduction aux textes de Michel Pêcheux. Paris : Éditions des Cendres.
- Sociolinguistique. Approches, théories, pratiques*, Actes du colloque de Rouen 1978 (Gardin B., Marcellesi, Jean-Baptiste & Bernard Gardin (éds). 1980. *Sociolinguistique. Approches, théories, pratiques*. Paris : PUF/ Rouen : Publications, 2 tomes.
- Micheli, Raphaël. 2006. Contexte et contextualisation en analyse du discours : regard sur les travaux de T. van Dijk. In *Semen* 21, 103-121. En ligne sur revues.org
- Moirand, Sophie. 1999. Les indices dialogiques de contextualisation dans la presse ordinaire. *Cahiers de praxématique* 33, 83–111. En ligne sur revues.org
- Moirand, Sophie. 2003a. Communication and cognitive dimensions of discours on sciences in the French mass media. *Discourse Studies*, 5 (2), 175–206. En ligne.
- Moirand, Sophie. 2003b. Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ? ». En ligne : [rtf] lyon2. Fr [http://gric.univ-lyon2.fr/Equipe1/actes/journees_genre.htm]
- Moirand, Sophie. 2004. L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre catégorisation et contextualisation. *Tranel* 40, 71-92. En ligne sur rero.org
- Moirand, Sophie. 2006. Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse. *Semen* 22, 45-60. En ligne sur revues.org
- Moirand, Sophie. 2007a, (2008, 2011, 2015). *Les discours de la presse quotidienne*. Paris : PUF.
- Moirand, Sophie. 2007b. Discours, mémoires et contextes : à propos du fonctionnement de l'allusion dans la presse. *CORELA, Contexte, discours, cognition*. En ligne : <http://corela.edel.univ-poitiers.fr>
- Moirand, Sophie. 2013. Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours. *Cahiers de praxématique* 57. En ligne sur revues.org
- Moirand, Sophie. 2014. L'hétérogénéité au fil du texte : la représentation des controverses dans les genres de l'information de la presse quotidienne. *Arena Romanistica. Journal of romance studies* 14, 140–164.
- Moirand, Sophie. 2014. L'événement saisi par la langue et la communication. *Les Cahiers de praxématique* 63. En ligne sur revues.org
- Moirand, Sophie, Ali Bouacha, Magid, Beacco, Jean-Claude & André Collinot (éds). 1994 (1993). *Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Berne : Peter Lang.
- Née, Émilie & Marie Veniard. 2012. Analyse du discours à entrée lexicale (ADEL) : le renouveau par la sémantique ? *Langage & Société* 140, 15–28.
- Paveau, Marie-Anne. 2012. Ce que disent les objets. Sens, affordance, cognition. *Synergie Pays Riverains de la Baltique* 9, 53–65.

Paveau, Marie-Anne (2013) : « Prédiscours et lignées discursives. Balade cognitive à Beyrouth », La pensée du discours [Carnet de recherche] :<http://penseedudiscours.hypotheses.org/?p=2278>, consulté le 30 août 2013.

Peytard, Jean (1995) : *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*. Paris : Bertrand-Lacoste.

Pêcheux, Michel (éd.). 1975. Analyse du discours et idéologies. *Langages* 37.

Rakotonoelina, Florimond (éd.). 2014. Perméabilité des frontières entre l'ordinaire et le spécialisé dans les genres et les discours. *Les Carnets du Cediscor* 12. En ligne sur revues.org

Rastier François. 1998. Le problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage. *Langages* 189, 97–111.

Sitri, Frédérique. 2003. *L'objet du débat. La construction des objets de discours dans des situations argumentatives orales*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

Todorov, Tzvetan (1981). *Mikhaïl Bakhtine le principe dialogique*, suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Éditions du Seuil.

Veniard, Marie. 2013. Les dynamiques dialogiques au cœur de l'événement. In Marie Veniard. *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*, 101-129. Presses universitaires de Franche-Comté.

Verine, Bernard (éd.). 2005. Hétérogénéités énonciatives et types de séquence textuelle. *Cahiers de praxématique* 45.

Vigier, Denis. 2012. Linguistique textuelle et enseignement/apprentissage du FLES. *Le français dans le monde, Recherches et applications* 51, 34-49.